Publication de la  société slave de Paris.

LA POLOGNE

JOURNAL SLAVE DE PARIS,

ORGANE DES INTÉRÊTS FÉDÉRAUX
DES PEUPLES DE L'EUROPE ORIENTALE,
PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES.

Prix de chaque numéro isolé. . . 10 c.

Pour Paris :		Pour la province et l'étranger :	
Trois mois.	1 fr. 25	Trois mois.	2 fr. 50 c.
Six mois.	2 50	Six mois.	5
Un an.	5 »	Un an.	10

On s'abonne à la librairie de BLOSSE, passage du Commerce, 7, à Paris.

LA POLOGNE s'envoie en échange de tout journal en langues slaves, française ou autres, aussitôt que la demande en est faite.

N. B. Les articles de correspondance, les demandes d'abonnement, les lettres pour la Société slave, et toutes les réclamations quelconques adressés à la Rédaction du journal, doivent être envoyés *franco* au Directeur-Gérant, CYPRIEN ROBERT, passage du Commerce, 7, près de l'École de Médecine, à Paris.

3e Année. — Numéro 16. — 21 Avril 1850.

De l'instruction publique en Slavie.

La question de l'instruction publique, tant débattue en France, où elle n'a obtenu qu'une solution négative, s'agite aussi chez les Slaves, mais à un point de vue tout différent. Pendant que l'Occident se divise en amis et en ennemis acharnés du parti prêtre et de l'éducation cléricale, pendant que toute la société retourne aux passions guelfes et gibelines du moyen-âge; les Slaves, au contraire, sans s'inquiéter beaucoup d'être guelfes ou gibelins, travaillent à réformer chez eux l'enseignement dans le sens de la nationalité, c'est-à dire en le pénétrant de plus en plus d'un feu patriotique, assez ardent pour pouvoir consumer toutes les idées, toutes les influences, étrangères ou hostiles au génie slave.

La polémique des journaux polonais est principalement dirigée dans le but d'obtenir des instituteurs qui ne soient ni allemands, ni russes. Pour cela on cherche à livrer le plus complètement possible l'instruction de la jeunesse au clergé, qui est nécessairement patriote, et jeté dans l'opposition, puisque, soumis à deux monarques, l'un protestant et l'autre schismatique, il ne pourrait suivre les insinuations du gouvernement, sans tomber dans l'apostasie. Ce système se maintient depuis longtemps parmi les Polonais avec une rare persistance; et c'est lui seul, on peut dire, qui maintient chez eux la nationalité.

Dans la Slavie autrichienne la situation est plus difficile, et bien autrement compliquée. En Bohême, le clergé est catholique : mais le gouvernement aussi est, ou du moins se dit catholique, pour le malheur de l'église. Dès lors, il ne reste aux Tchekhs d'autre ressource que de se créer un catholicisme à part, différent de celui de leurs oppresseurs. Prouvant, ce qui est facile, que l'Autriche a corrompu la morale catholique, ils tâchent de remonter aux sources et à un catholicisme pur de toute altération. Mais cette manière de retourner aux origines, au lieu de marcher en avant, est la méthode de toutes les sectes et de toutes les hérésies. Par cette route on arrive toujours à se trouver finalement séparé de la masse du genre humain. C'est ainsi que les vieilles idées hussites rentrent aujourd'hui de toutes parts dans le clergé et les écoles bohêmes. Puis, ces idées, démontrées stériles, se transforment avec l'âge mûr en un scepticisme, destructeur pour l'individu comme pour la nationalité.

Parmi les Iugo-Slaves le mouvement est plus normal. Là, le germanisme n'a pas encore pénétré aussi profondément qu'en Bohême. Là, les remèdes ne sont pas aussi désespérés. Sans doute le mode de défense contre l'étranger est le même que pour la Bohême et la Pologne : il consiste à opposer au bureaucrate allemand le prêtre indigène et patriote. Mais le clergé iugo-slave ignore les doctrines mystiques de celui de la Bohême. Aussi loin du piétisme jésuite que du protestantisme, s'il méritait un reproche, ce serait celui de tendre trop ouvertement, par une vie d'avance toute séculière, au matérialisme des mœurs. Tel qu'il est, ce clergé tient sous sa main presque toutes les écoles inférieures. Quant aux gymnases et hautes écoles iugo-slaves, leurs professeurs en majorité sont des moines, qui par malheur doivent obéissance rigoureuse à leurs supérieurs, résidant à Vienne, et instruments dévoués de la cour. Ayant leur conscience moins entravée, des prêtres séculiers ne se croiraient pas sans doute obligés aux mêmes servilités. Aussi, le gouvernement se garde-t-il bien de laisser tomber l'arme terrible dont il dispose.

Pour parer à cet inconvénient, les Iugo-Slaves réclament une université. Ils pensent avec raison que parvenue à ce haut degré de développement, leur jeunesse saura mieux se préserver du germanisme. L'expérience prouve en effet que dans ces grands centres de lumière la nationalité est toujours plus libre. Là le gouvernement n'ose refuser à des jeunes gens, l'élite de leur pays, des cours dans leur langue; comme on le voit déjà pour les deux académies de Gratz et d'Agram, et à plus forte raison pour les universités de Prague et de Cracovie. Le gouvernement parait d'ailleurs assez disposé à faire aux Iugo-Slaves cette concession qu'il serait dangereux de refuser; mais il espère par la manière dont il l'accordera, en paralyser les effets. Dabord il se fait adresser de Styrie, de Carinthie et de Carniole, force pétitions, pour réclamer que cette institution nouvelle ait son siége à Laibach, chez les Slovènes. Les Croates au contraire demandent quelle soit établie à Agram, foyer depuis quinze ans de toutes les études, et de tout le mouvement politique et littéraire du iugo-slavisme.

En attendant que le cabinet se décide, le conseil *banal* des trois royaumes-unis forme des plans et des statuts pour l'université projetée. Il demande que parmi les quatre facultés à établir à Agram, celle de théologie soit constituée de manière à garantir à la fois l'enseignement religieux aux élèves des deux églises nationales de la Iugo-Slavie ; c'est-à-dire que cette faculté soit divisée en deux corps indépendants, chargés d'enseigner l'un les jeunes gens catholiques romains, l'autre les jeunes gens de rite slave non uni, attendu que les trois quarts de la Iugo-Slavie appartiennent à ce dernier rite.

Les journaux croates discutent de leur côté cette grande question. Ils réclament pour leur future université une organisation pratique et nationale, qui ne répète plus les errements des universités allemandes, sources de l'impuissante phraséologie et des rêveries panthéistiques qui paralysent l'Europe actuelle. « Ces universités, dit la *Süd-Slawische zeitung*, quelque excellentes et fécondes qu'elles aient été autrefois, sont aujourd'hui totalement épuisées; elles doivent mourir, si elles ne se réforment pas dans le sens des nouveaux besoins de l'époque. Nous désirons en conséquence que notre université iugo-slave, pour ne pas être comme un enfant mort-né, vienne au monde exempte de toutes les infirmités de ses devancières... Établie sur les modèles du moyen-âge allemand, c'est-à-dire ayant pour but unique de former de jeunes savants et des faiseurs de livres, elle sera pour nous comme rien...

« Notre vœu le plus ardent est de voir les savants bonnets teutoniques épargner notre pays. Plutôt que de devenir leur proie, nous préférons mille fois rester dans notre *état de nature*, ou dans ce que les civilisés appellent la *barbarie*. Les sophistes et les idéologues, par leur ignorance ou leur mépris du monde et des besoins de leur époque, ont de tout temps fait plus de mal à l'humanité que les barbares. Nous ne prétendons pas pour cela exclure la science; nous l'appelons au contraire. Mais nous la voulons pratique, utile, adaptée à la vie réelle, et capable d'amener ainsi l'harmonie entre la civilisation et la nature. Si notre peuple doit se civiliser, il faut qu'il le fasse sans perdre ses qualités natives. Les lumières doivent sortir pour lui du sein de la nationalité, dont elles ont à satisfaire tous les légitimes besoins, et à développer les qualités spéciales. Ces besoins et ces qualités sont peut-être chez nous plus nombreux que partout ailleurs : il nous faut des prêtres et des légistes, des mathématiciens et des publicistes, des ingénieurs et des économes, des officiers pour nos frontières, et des négociants éclairés pour élever notre industrie au-dessus des routines de boutique et pour créer enfin notre commerce maritime. Tout cela réuni, les vieilles universités ne peuvent plus nous le donner. Voilà pourquoi toutes ensemble ont moins contribué à la civilisation actuelle que n'a fait la seule école polytechnique de Paris, malgré le cercle restreint de son action. Ce n'est qu'en réunissant, comme on a essayé de le faire en France, l'étude des humanités à celle des sciences exactes et pratiques, qu'on pourra faire tomber les quolibets que jette le praticien à l'érudit, et créer enfin parmi nous un établissement durable. »

Ces raisonnements ne sont assurément pas sans valeur. Ils ouvrent, comme on voit, aux Iugo-Slaves un large chemin entre tous les partis extrêmes qui divisent notre occident. Cette nation n'est donc pas comme nous, divisée en deux camps : l'un qui veut ramener la jeunesse actuelle au crétinisme hypocrite de l'éducation cléricale des derniers siècles, d'où ne sont sortis que des débauchés et des athées; l'autre qui s'obstine à maintenir la vieille institution universitaire, immense pépinière d'avocats, prêts à plaider toutes les causes, et d'écrivassiers à gages, attaquant le soir dans un journal ce qu'ils ont défendu le matin dans un autre. Ce n'est pas encore contre l'anarchie des idées occidentales que les Slaves ont à lutter : ce qu'ils ont à combattre c'est l'ennemi du dehors, c'est le germanisme sous toutes ses faces.

La manière dont le cabinet de Vienne prétend réaliser ses promesses d'égalité des droits entre toutes les langues de son empire, s'exprime clairement dans les circulaires habituelles du sous-secrétaire d'État au département de l'instruction publique, M. Helfert, bien connu pour ses écrits contre le slavisme, et qui ne rêve que d'introduire partout l'allemand comme véhicule des lumières. Ses tendances se résument dans l'ordonnance ministérielle du 20 février dernier, concernant le gymnase et l'académie de Presbourg, et qu'on a appliquée depuis à tous les gymnases et académies de Grats, Laibach, Klagenfurt et Trieste. Cette ordonnance statue que dans toutes les susdites écoles la langue obligée des cours sera l'allemand. L'idiome du pays n'y est traité que comme objet de luxe, et son enseignement, tout en étant autorisé, n'y est point obligatoire. Ainsi l'Autriche n'interdit pas chez elle l'étude des langues autres que l'allemand, mais elle garantit par le fait une prime à qui ne les étudiera pas. Pour un empire allemand c'est logique. Reste à savoir comment les Slaves prendront la chose.

Herder disait : Toute la gloire d'un peuple réside dans sa langue. Krug ajoute : Il n'y a plus d'indépendance possible pour un peuple qui a perdu son idiome national. Græffer, dans sa Pédagogique, complète cette pensée en disant : Depuis les Romains jusqu'aux Russes, tous les conquérants ont consolidé leur puissance en enlevant aux vaincus leur langue maternelle. — On prétend aujourd'hui appliquer ces principes aux Slaves. L'avenir nous montrera bientôt si ces sauveurs de l'Autriche se laisseront traiter en vaincus, et lâcheront sans résistance à une minorité d'oppresseurs le plus cher des biens terrestres, et le plus imprescriptible des droits.

Le tsar et l'Europe.

(*D'après la Gazette d'Augsbourg.*)

« L'Europe est couchée aux pieds du tsar, écrit dans l'*Allgemeine Zeitung* un savant bien connu au-delà du Rhin. Or, le tsar n'est pas un individu comme Alexandre, Charlemagne, Tamerlan ou Napoléon. Le colosse russe n'est pas constitué de manière à descendre avec son grand empereur au tombeau. Le tsarisme est une idée comme l'était le pontificat des césars romains. Pierre-le-Grand a fondé une puissance plus durable que celle de Mahomet, une force qu'aucune révolution politique n'ébranlera, et qui rivalisera dans l'histoire avec l'empire spirituel des héritiers de Grégoire VII. Qu'on s'appelle, dans les palais de la Neva, Nicolas ou Constantin, la couronne tsarienne reste immuable comme la tiare apostolique au front des vicaires de saint Pierre. Rien ne pourra ébranler l'une et l'autre couronne, tant que le monde sera monde, c'est-à-dire tant qu'il sera dominé par les passions égoïstes et basses qui le maîtrisent aujourd'hui.

« Les deux pontificats sont impérissables : car ils ont pour fondement les plus inextirpables préjugés de l'esprit humain... Les annales de Rome et de Moscou donnent à elles seules l'histoire complète de tous les gouvernements et le secret de leur force. Rome et Moscou étaient prédestinées à la domination du monde ; car elles ont eu le génie d'élever à leur apogée les deux mobiles suprêmes de toutes les actions des hommes : la terreur et l'espérance...

« Il est vrai que Rome et Moscou sont rivales dans les temps ordinaires ; mais, dans les jours de crise, elles savent fort bien se donner la main pour sauver la société menacée. Leur ennemi commun, le tiers redoutable qui veut s'interjeter entre eux, ce n'est pas certes le génie protestant et raisonneur de l'Allemagne, ni l'intérim benin de M. Radovits : c'est une puissance qu'on ose à peine nommer; c'est la Némésis moderne qui, entourée de tout le chœur des Euménides, poursuit le meurtre de sa mère. C'est la révolution ! Avec elle, l'Europe se trouve en possession d'une vraie trinité sociale, une en substance et en esprit, quoique multiple quant aux personnes...

« Les triomphes récents de cette damnée révolution ont déplacé les deux pôles du monde chrétien. L'un d'eux s'est même trouvé momentanément envahi par l'ennemi. Dans cette situation, l'autocratie ne peut plus reculer. Il faut qu'elle engage enfin la bataille décisive, ou qu'elle renonce pour un temps indéfini à réaliser ses orgueilleuses espérances. De toutes ses prétentions, la plus douce à son cœur est le rétablissement à son profit du trône des Constantins dans la Rome du Bosphore... S'il n'y avait à déposséder que le faible sultan, ce serait chose trop aisée. Mais le léopard britannique veille sur la *perle de l'Orient* et interdit à quiconque d'y toucher. Si le tsar ose pourtant fondre sur sa proie, malgré l'Angleterre, il risque un coup d'audace qui peut, en échouant, amener une déconfiture mille fois plus honteuse et plus complète que ne le furent celles des grands princes Igor et Svetoslav... Aussi la Russie a-t-elle reculé, non pas peut-être devant les bouches à feu de l'amiral Parker, mais devant l'habileté diplomatique des ministres de Stambol et de Londres. Des armées russes battues, c'est ce que l'histoire nous montre souvent ; mais la ruse du Moscovite mise en défaut et sa diplomatie totalement mystifiée, c'est là un fait que la Providence avait réservé pour l'année 1850...

« Pour se consoler de ses échecs en Orient, du moins reste-t-il au tsar tout le continent européen, où les rois n'attendent le salut que de lui seul. Malheureusement le tsar ne saurait accomplir en Europe sa mission restauratrice, et refouler au fond des abîmes le démon populaire, qu'après avoir pris Byzance et relégué l'islamisme en Asie. Ce n'est que quand la Russie possédera tout le triangle illyrien, depuis sa base danubienne jusqu'à sa pointe, ou au cap le plus méridional du Péloponèse, ce n'est qu'alors que la Russie sera de fait et de droit maîtresse absolue de l'ancien monde. »

Nous le demandons au lecteur, le germanisme peut-il abdiquer d'une façon plus complète qu'il ne le fait dans ces lignes ? Ainsi, de l'aveu même de ses coryphées, l'Allemagne, non contente d'abandonner sa prétendue mission civilisatrice en Orient, se résigne à attendre du tsar sa propre rénovation. Pour ces doctrinaires, ex-législateurs du congrès de Francfort, Vienne et Berlin s'effacent. Il n'y a plus que deux points culminants : d'un côté Pétersbourg, dont Constantinople est destinée à devenir un faubourg ; de l'autre côté Londres, qui a pour avant-garde et pour appui continental Paris. Tant que le levier des Russes, Constantinople, sera aux mains des Anglais, Pétersbourg ne peut et ne tentera rien contre l'Europe occidentale. Mais, pour l'Allemagne c'est différent. Le tsar peut y régner en maître absolu par ses lieutenants couronnés, sans avoir pour cela besoin de rien autre chose que d'y maintenir le *statu quo*.

Voilà où les libéraux allemands ont été conduits par leur obstination à garder dans leur nouvelle vie politique le principe de la conquête. L'oppression à laquelle ils ont voué les Slaves a rejailli sur eux-mêmes, et menace d'amener prochainement les uns et les autres sous le joug, égal pour tous, du grand pontife européen de la Moscovie.

Progrès des études slaves en Angleterre.

Les journaux nous apportent chaque jour de nouvelles preuves de l'intérêt croissant qui attire les Anglais vers l'étude des affaires slaves. Parmi les plus zélés promoteurs de ce mouvement, nous devons signaler l'infatigable Valerien Krasincki, émigré polonais, qui, après avoir exprimé en 1848 les idées politiques les plus hardies dans son ouvrage du *panslavisme et du germanisme*, a joint vers la fin de 1849 à toutes ses productions antérieures un nouveau volume intitulé : *Lectures on the religions history of the slavonic nations*, plein d'originalité, et parfaitement adapté, par ses vues protestantes, au public de la Grande-Bretagne.

La *Gazeta Polska* citait récemment une miss Mary Foster, auteur d'un *handbook of european litterature*, qui fait actuellement des recherches sur la littérature polonaise contemporaine et en analyse les œuvres les plus remarquables. Enfin, un professeur de philologie grecque et latine à l'université de Cambridge, M. Vratislav, issu d'une ancienne famille tcheque, émigrée en Angleterre après la bataille de la Montagne-Blanche, est allé pieusement réapprendre à Prague même la langue de ses ancêtres. Il en a rapporté une traduction des principaux poëtes Thekhs, Kollar, Hanka, Vinarjitski, Villani, Iablonski, Tchelakovski et autres, qu'il vient de publier en anglais, sous le titre : *Lyra Thekho-Slovanska*, avec une introduction historique, et l'exergue de Hanka : *Narody ne hasnau, dokud ïazyk jyïe.* Puisse cet exemple des savants d'Angleterre influer sur les savants du reste de l'Occident, et les encourager à faire connaître par des publications analogues les jeunes littératures slaves dans nos vieilles langues civilisées !

De la fondation d'une d'une Chapelle greco-slave catholique à Paris.

La fondation depuis longtemps projetée d'une église greco-slave catholique à Paris, semble être enfin à la veille de se réaliser, grâce à la protection particulière dont l'archevêque actuel de Paris environne cette œuvre naissante. Dimanche dernier, le P. Lacordaire, lui-même, faisait dans la cathédrale un sermon spécial sur la nécessité de venir en aide aux rites catholiques orientaux, menacés par le schisme russe d'une absorption définitive. L'éloquence si admirée du grand orateur avait attiré vers les nefs de Notre-Dame des milliers d'hommes, avides comme toujours de l'entendre. L'archevêque et cinq autres prélats français se trouvaient présents. Le but du Père Lacordaire était de contribuer par la magie de sa parole à la fondation d'une maison de missions pour les pays slaves d'Orient. Son succès a été complet : car on voyait de toutes parts, dans l'auditoire, couler des larmes, devant l'exposé des douleurs et des atroces persécutions de l'église greco-slave en Russie. La collecte recueillie à l'issue du sermon, pour l'œuvre des missions greco-slaves, s'est élevée à la somme de 2,300 francs.

NOUVELLES.

Russie et Pologne.

La barbe, attribut du peuple en Russie, est interdite aux nobles, qui, à ce qu'il paraît, essayaient depuis quelque temps de se rapprocher de leurs serfs, en se faisant *barbus* comme eux Mais les tsars, depuis Pierre-le-Grand, n'entendent pas que leurs courtisans se laissent pousser la barbe. En conséquence, un récent oukase de Nicolas « daigne ordonner (c'est le texte), à tous ses sujets nobles de s'abstenir de cette *inconvenance.* » Le gouverneur civil de Varsovie répète, par ordre, la même défense, accompagnée de menaces contre les fauteurs de ce détestable usage des longues barbes, *innovation aussi indécente que subversive de l'ordre.*

— La Prusse prend contre la société, dite *ligue polonaise*, des mesures de plus en plus prohibitives. Les réunions libres sont interdites à ses membres, sous peine d'avoir à payer des amendes de 10 à 50 thalers. En présence de ces persécutions, le comité nouvellement élu, et qui se compose de MM. Potvorovski, Cieszkovski, Libelt, Lipski, Janiszevski et Palacz, a cru devoir, par une circulaire générale, inviter tous les membres de la ligue à ne plus se réunir désormais qu'à l'ombre de leurs clochers respectifs, et pour ainsi dire sous la protection de leurs autels. Espérons que le fanatisme prussien n'osera pas les poursuivre jusque là.

— Le général Willisen, connu par sa noble conduite envers les Polonais, durant la guerre de Poznanie, et qui, depuis lors mis en disponibilité vivait retiré à Paris, serait, d'après le *Moniteur prussien*, à la veille de se voir cité devant un conseil de guerre. On donne pour motif à cette citation, l'engagement que ce général aurait pris d'aller servir contre la *patrie allemande* dans le Schleswig-Holstein.

Rien de nouveau de la Bosnie. Les deux partis belligérants y gardent toujours la même attitude. Quant aux pauvres raïas, étrangers à ces querelles entre leurs maîtres, ils ne savent trop à quel parti se rendre, ni s'ils ont plus à espérer de leurs spahis indigènes que du Nizam impérial. Il en résulte que l'insurrection perd de plus en plus son caractère politique et national.

— Le vladika des Monténégrins, tout en s'efforçant de rétablir la paix entre ses sujets et la Turquie, propage tant qu'il peut, parmi les serbes des provinces qui l'entourent, un ordre militaire de sa création, ayant pour insigne la croix de Miloch Obilitj. Knitchanin, qui a décliné l'offre de nouveaux ordres russes, a accepté celui-ci. Son adjudant, durant la guerre hongroise, Milivoï Petrovitj, vient également d'en être décoré.

Autriche et Iugo-Slavie.

L'Autriche a décidément brisé la dernière planche de salut du parti unitaire allemand. La diète d'Erfurt a perdu tout caractère de représentation germanique ; et la *grande Allemagne* s'est scindée en deux empires d'Autriche et de Prusse, chacun avec ses vassaux ou petits rois confédérés.

— Par son obstination à opprimer de mille manières les slaves de ses magnifiques côtes, l'Autriche réduit de fait sa marine à une complète nullité. Les journaux officiels nous en donnent une preuve palpable, en nous apprenant que l'empereur, dans la visite qu'il fait à Trieste, est obligé de monter en passager un navire du Lloyd, attendu que tous les vapeurs de l'État sont à cette heure en réparation et hors de service.

— Le célèbre maghyaromane, Antoine Iosipovitj, ancien comte du Touropolié, et la terreur des patriotes croates, a été découvert dans le lieu où il se tenait caché, et on l'a conduit sous escorte à Pest, où l'attend un jugement de cour martiale.

— La colonisation allemande des Puszty de la Theisz marche avec rapidité. Le terrain qui vient d'être gagné de cette manière à la culture et enlevé au pâturage maghyar, forme déjà, nous écrit-on, 380 lieues carrées. Et c'est sous la pression de pareilles circonstances que les aveugles Maghyars rêvent encore de faire antagonisme aux slaves !

Cyprien ROBERT.

Montmartre; — Imp. PILLOY frères et comp., boulevard Pigale, 48.